



# Liberté et plasticité

Dès que l'on évoque la notion même de liberté, on se retrouve en face de l'éternel problème des rapports entre psyché et soma, autrement dit entre subjectivité et objectivité.

La subjectivité, cela va de soi, préconise la mise en relief d'une histoire personnelle qui, tout en conservant à sa base la nécessité d'une vie relationnelle, donc immergée dans un contexte socioculturel, ne renonce cependant pas à accorder une priorité à l'individuel. Alors que l'objectivité semble

■ **... la liberté ne s'exercerait pas au niveau de la conscience éveillée, mais à des niveaux de conscience plus profonds ...**

se méfier par principe de toute individualité foncière, de toute forme de comportement susceptible de faire abstraction des liens communautaires. Ainsi, pour étayer suffisamment sa propension plutôt anti-individuelle, l'objectivité cherche à imposer des critères de référence qui impliquent une constante vérification des propos et des actes de chaque personne singulière.

Cela dit, l'objectivité ne trouve pas de meilleur appui que de s'identifier à la Science. Or, si l'on regarde de près l'histoire de la Science, il n'est pas impossible qu'on y trouve ici ou là l'établissement de postulats et de principes très imbibés de thèses et de considérations de marque purement subjective. Des principes ayant même atteint la caractéristique intrinsèque de dogmes ou de concepts inébranlables, alors même qu'à un moment donné de cette histoire, ces concepts ont été modifiés, pour ne pas dire carrément réfutés. A tout hasard, ne citons que l'abandon pur et simple de la notion d'éther en physique ou la remise en question neurophysiologique de la certitude que les neurones, une fois leur vitalité originaires épuisée, ne peuvent jamais plus se reproduire.

Néanmoins, la Science – et donc une objectivité présumée de bonne qualité – n'est certes pas prête à en venir à des compromis, en tout cas théoriques, sur l'existence ou non d'un véritable Moi personnel, différent quelque part d'un Moi purement fictif et dépendant dans l'absolu du fonctionnement cérébral. Ce qui implique, par la force des choses, la négation d'une authentique perspective décisionnelle pour chacun de nous.

En d'autres termes, si nous croyons pouvoir prendre des décisions fondées sur notre volonté et nos propres impulsions, tant mieux pour nous, dans le sens que, pourquoi pas, cette illusion peut peut-être nous permettre de mieux vivre et de surmonter des moments critiques de notre existence. Mais que cela reste bien clair: pour la Science et, partant, pour toute objectivité qui se respecte et se veut pertinente, cette liberté décisionnelle ne peut être que biaisée et théoriquement arbitraire. Toute décision proprement dite demeure, pour la Science avec un grand S, seulement une combinaison opérationnelle entre hypothalamus, cerveau mésolimbique et lobe préfrontal. C'est au niveau et par la «collaboration» essentielle entre ces trois zones cérébrales que prend forme à chaque moment la force pulsionnelle indispensable pour agir et se déterminer – un point, c'est tout. Tout cela risquerait d'aboutir une fois de plus à une impasse.

Si nous ne sommes pas libres par rapport à nos actes, nous ne sommes pas vraiment responsables. Or, la notion de responsabilité est, qu'on le veuille ou non, l'un des piliers de toute structure sociétaire. Tout au plus peut-on avoir recours à une perturbation survenue justement dans le fonctionnement cérébral. Ce qui en découle, c'est la substitution d'une condamnation par une thérapie. Une thérapie censée simplement ramener, si possible, le fonctionnement cérébral en question à l'intérieur des rails de la normalité – normalité qui, à son tour, reste cependant à mieux définir.

Toujours est-il que demeure peut-être une porte de sortie, à laquelle d'ailleurs on pense si peu: tout simplement il faudrait déplacer le pivot, la plateforme d'où conceptuellement la liberté, l'essence même de liberté prendrait son élan premier, et le décaler d'un cran, ou plutôt d'un niveau de conscience donné à un autre niveau de conscience. En somme, la liberté ne s'exercerait alors pas au niveau de la conscience éveillée et supposée plus ou moins balisée par des raisonnements et des idéologies, mais à des niveaux de conscience plus profonds, pas si facilement saisissables. En d'autres termes, supposer qu'il existerait une liberté que l'on pourrait à la rigueur qualifier de «cellulaire» ou «tissulaire», et

dont les effets pratiques ne seraient pas tellement repérables par des faits et gestes, mais que l'on retrouverait par exemple dans ce qu'on nomme désormais de la plasticité. Plasticité qui veut dire que chaque organisme, individuellement, s'impose, ou plutôt obtient des modifications de sa propre structure de base au fur et à mesure qu'il avance dans la vie. Modifications qui, prises dans le sens courant, ne seraient plus que des conséquences biologiques spontanées, mais qui en réalité trouveraient leur fondement dans des «décisions» somme toute individuelles et circonstancielles, amenant tantôt à une adaptation socio-historique, tantôt au contraire à une désadaptation temporaire, apte toutefois à envisager une adaptation ultérieure plus efficace et surtout plus personnalisée.

N'oublions pas qu'aujourd'hui, on ne parle plus seulement d'une plasticité cérébrale, donc d'un organe en entier, mais aussi d'une plasticité moléculaire.

Au fond, une existence meilleure pour tous pourrait dépendre d'une plus pertinente harmonisation entre les différents degrés individuels de cette plasticité.

Pr Georges Abraham  
Avenue Krieg 13  
1208 Genève

